

Jeanny Lorgeoux, Maire, Conseiller Général,
Hélène Le Déan, Adjointe à la Culture et au Tourisme,
Le Conseil municipal de Romorantin-Lanthenay,
vous invitent à rencontrer

Mercedes Deambrosis

Auteure publiée aux
Editions du Chemin de fer

En présence des éditeurs
Renaud Buénerd & François Grosso
Lecture par Ghislaine Agnez

les
éditions du
Chemin
de fer



Ville de Romorantin-Lanthenay
Judi 12 novembre 2009, 18h30
Médiathèque municipale
Jacques Thyraud



Les éditions du Chemin de fer

Les éditions du Chemin de fer sont nées en novembre 2005. Nous sommes trois à nous être lancés dans cette aventure : Clotilde Bocquet, Renaud Buénerd et François Grosso. Notre spécificité est de publier des livres de nouvelles illustrés par des artistes contemporains. Des textes courts donc, le plus souvent inédits, quelquefois épuisés.

Pourquoi des livres illustrés ?

Parce que c'est une tradition qu'on aime. On se souvenait des vieux classiques illustrés (Hugo, Jules Verne) qu'on lisait quand on était plus jeunes et aussi des beaux livres de bibliophilie dans les bibliothèques de nos parents : romans illustrés par des peintres, dans de très belles éditions. C'est une tradition un peu perdue aujourd'hui.

L'illustration est réservée à des domaines particuliers : la jeunesse, la poésie, la bibliophilie mais surtout pour la poésie ou pour des livres où le texte a peu d'importance, et la BD.

Nous on voulait des livres illustrés mais d'abord des livres à lire, qui racontent une histoire, où le texte et l'image pouvaient créer une nouvelle fiction. Des livres qu'on pourrait lire deux fois, d'abord le texte après les images, ou alors les deux ensemble, peu importe.

Pourquoi des nouvelles ?

Une raison pragmatique : il fallait un équilibre entre le texte et l'image. Si c'était un roman, l'image aurait été noyée. Et puis, on voulait malgré tout un joli livre objet, une sorte de livre de poche de luxe.

Il y avait donc ce parti pris d'abord : ce n'est pas un livre de texte illustré par un artiste, mais c'est un livre à deux voix égales, celle de l'auteur et celle de l'artiste. Les deux noms sont à égalité sur la couverture. L'auteur et l'artiste touchent les mêmes droits etc.

L'autre raison, plus fondamentale, c'est qu'on aime la nouvelle, on voulait promouvoir ce genre mal aimé en France comparé aux pays anglo-saxons. Et l'idée c'était de faire un livre avec une seule nouvelle, ce qui ne se fait pas en général, alors que quand des auteurs écrivent des nouvelles, ils les regroupent dans un recueil mais ce n'est pas pour lire le recueil comme un roman, dans l'ordre et à la suite, chaque nouvelle existe à elle seule.

Notre problématique

Qu'est-ce que c'est illustrer un texte aujourd'hui ? Nous choisissons des artistes et non des illustrateurs à qui nous donnons une contrainte forte, le format du livre, mais une fois que nous avons choisi l'artiste, avec l'accord de l'auteur, il a carte blanche.

L'idée est vraiment de faire un livre à deux voix égales : celle de l'auteur et celle de l'artiste qui racontent chacun leur version de l'histoire.

Nous partons toujours du texte, pour cette raison aussi. Une fois que nous avons décidé de publier un texte, et en fonction

de lui, nous le proposons à un artiste dont l'univers nous semble pouvoir correspondre. C'est là que l'alchimie se fait ou non.

Quelles parts accordez-vous à l'image et au texte ? Comment faites-vous vos choix ?

Nous accordons énormément d'importance au texte. A son intérêt littéraire et à sa pertinence. Nous ne voulons pas d'un texte simple prétexte à son illustration.

Ce n'est qu'après la lecture que nous choisissons l'artiste auquel on va proposer l'illustration de l'ouvrage. C'est important pour nous de composer, et d'imaginer ce choix-là, à partir de l'histoire et des mots. C'est la partie créative du métier d'éditeur.

Une de nos spécificités est que nous ne travaillons qu'avec des artistes n'ayant jamais illustré. Il faut un peu les forcer, ce n'est pas facile pour eux d'être contenus dans l'espace restreint de nos livres. En contrepartie, nous leur laissons carte blanche sur leur façon de s'approprier et de se nourrir de l'imaginaire du texte. Ça apporte je crois, beaucoup de fraîcheur et de nouveauté à nos parutions.

La maison d'édition

Nous sommes une association et nous ne sommes que trois. Renaud s'occupe plutôt de l'aspect artistique et de tout ce qui est mise en page. Clotilde et François de l'aspect littéraire. Mais les rôles ne sont pas figés, tout naît de l'envie de l'un ou de l'autre. Si l'un de nous a envie de contacter un auteur qu'il aime, il le fait. Le moteur des éditions du Chemin de fer est vraiment là : des envies, des désirs. C'est notre seule politique

éditoriale, travailler avec des artistes et des auteurs que nous aimons. Notre chance, c'est que bien souvent les artistes et les auteurs aiment les livres que nous faisons et nous répondent oui. Pour chaque tirage (environ 1000 exemplaires), cent exemplaires sont réservés aux membres de l'association.

Nous sommes conscients que nos livres sont vendus assez cher. Aussi, pour justifier nos prix, nous tenons à proposer un produit de qualité qui n'est pas de la bibliophilie mais qui présente un travail soigné : choix du papier, couverture avec rabat enveloppant, pages dépliantes à l'intérieur, choix d'imprimeurs de qualité.

Comme toutes les petites maisons d'édition, nous nous occupons de tout depuis l'éditorial jusqu'à la commercialisation. Nous diffusons et distribuons nos livres nous-mêmes. A notre grande surprise, les libraires ont tout de suite été séduits par nos livres, si bien que, dès la fin de l'année 2005, nous avons pu avoir un réseau de librairies assez large (plus d'une centaine sur toute la France) qui propose nos ouvrages. / Intervention au Lycée Raoul Follereau, Nevers, le 19 décembre 2006 /

Au fait pourquoi Le Chemin de fer ?

Renaud Buénerd : C'est un terme de maquettiste. C'est la mise à plat totale du livre, page par page. Ce nom s'imposait. Sinon, le chemin de fer, c'est quelque chose qui serpente et qui est solide. Il y a aussi le côté aller/retour puisqu'on prenait souvent le train Paris/Nevers...

François Grosso : Ma grand-mère a longtemps cru que c'était un hommage à mon grand-père (rires). Il était cheminot.

/ Propos recueillis par Philippe Savary

In : *Le matricule des anges* n°100, février 2009 /

Mercedes Deambrosis

Mercedes Deambrosis est née en 1955 à Madrid, sous Franco, mais elle a peu vécu en Espagne que ses parents, sa mère espagnole et son père français, ont quitté pour la France quand elle avait 12 ans. Elle vit à Paris, est mariée à un sculpteur Barcelonais et travaille dans les assurances.

Bien que bilingue, c'est en français qu'elle écrit, sa langue d'appren-tissage, mais avoue avoir composé quelques poèmes en espagnol. Même si elle n'a jamais fait œuvre autobiographique – elle n'a pas envie de parler d'elle – l'Espagne, la guerre civile, s'imposent comme des thèmes récurrents. *L'Histoire* est la plus grande figure de ses romans et nouvelles, non pas comme un décor – elle mentionne peu de faits historiques, la réalité historique est diffuse – mais comme un révélateur qui ne gomme pas l'intimité des personnages.

Elle se défend d'écrire toujours le même livre, cherchant à chaque fois à renouveler les formes ou les sujets, bien que la condition des femmes, les relations tendues mères-filles ou la guerre – toutes les guerres (économique, politique) – nourrissent chacun de ses récits. Pendant 25 ans elle essuie de nombreux refus auprès des éditeurs et c'est en 2000 que *Milagrosa* son premier roman est publié par les éditions Dire.

« C'est mon premier roman publié. J'ai écrit des nouvelles qui ne sont pas publiées mais j'ai commencé l'écriture par des romans plus ou moins longs, plus ou moins bons ou aboutis. J'en ai jeté beaucoup à la poubelle. Je n'ai plus la mémoire de ce que j'ai jeté. Peut-être que les romans publiés sont l'expression de la maturité de mon écriture ? »
(Revue *Encres vagabondes* ; 30. 2004)

Buchet-Chastel réédite *Milagrosa* et depuis publie tous les livres de Mercedes Deambrosis, *Suite et fin au Grand Condé*, *Un après-midi avec Rock Hudson*, deux livres cruels et drôles, suivent *La promenade des délices* des nouvelles où l'humour côtoie la tragédie, *La plieuse de parachute* ou le portrait en trois parties d'un homme et de sa rencontre manquée avec son fils. En 2009, *Juste pour le plaisir* retrace quarante années d'histoires, petites et grandes ; un récit mosaïque, fragmenté, qui illustre la volonté de l'auteure d'explorer de nouvelles formes, de rompre avec les livres passés. Mercedes Deambrosis met en scène les destins croisés de 9 personnages entre 1942 et 1987, portrait d'une humanité médiocre et nous invite à réfléchir sur le bien et le mal.

C'est aux éditions du Chemin de fer qu'elle confie deux nouvelles *Candelaria ne viendra pas* vu par Marko Velk et *Rien de bien grave* vu par Renaud Buénerd. Ce format qu'elle compare volontiers à un instantané photographique, focalise un instant T dans un fragment de discours.

« Moi, j'ai toujours écrit des nouvelles en parallèle à des romans. Passer de l'un à l'autre ne me pose aucun problème. C'est l'intention du texte qui va dicter la forme de ce qu'on est en train d'écrire. » / in : revue *BREVES* ; 72. 2004)

Candelaria ne viendra pas

[...] Aujourd'hui elle avait quarante-huit ans.

« Mon Dieu, quarante-huit ans. J'ai attrapé quarante-huit ans », pensa-t-elle. L'énormité du chiffre énoncé lui fit ouvrir les yeux.

« Quarante-huit ans, c'est trop pour quelqu'un d'aussi jeune que moi... »

Complètement réveillée, elle s'étira sous les draps et entendit pour la deuxième fois la sonnerie du téléphone et la voix exaspérée de son fils aîné.

« Maman ! Téléphone ! »

Elle ne bougea pas, se contentant de fixer la lumière qui traversait les stores en bois. Impossible de prédire le temps. Peut-être une belle journée d'hiver, comme elle les aimait, avec un soleil haut dans un ciel très bleu au-dessus de la ville. [...]

Elle alla rapidement dans la salle de bains et entra sous la douche. Elle se lava les cheveux et enveloppée dans son peignoir passa dans la chambre.

Elle ouvrit son armoire et commença à chercher avec agitation. Enfin, elle trouva. Elle ouvrit le paquet et en sortit un pantalon en jean très usé mais impeccablement repassé.

« Mon Dieu, faites qu'il m'aïlle encore ! »

Il lui allait. Le tissu doux et ferme lui procura une sensation de confort. Elle enfila un pull neuf en angora noir et chaussa ses bottes de marche. [...]

L'air était vif. Elle prit la direction du supermarché comme d'habitude. Elle entra, deux caissières lui firent un petit bonjour, elle les connaissait toutes. Elle rangea son chariot à côté d'autres, semblables, et fit un geste de surprise comme si elle avait oublié quelque chose.

Le chef boucher lui fit un signe pour la rassurer, elle pouvait laisser là le chariot en toute tranquillité.

Elle sortit et se dirigea vers El Retiro d'un pas rapide. [...]

à propos

Dans *Candelaria ne viendra pas*, l'enjeu est de moindre importance, il s'agit tout bêtement de la violence familiale, celle qui est si bien tissée d'amour et de quotidien, de bons sentiments et d'habitudes, qu'à la fin on n'y comprend plus rien, tout se mêle, l'insupportable et le ridicule, la mesquinerie, l'occupation de la salle de bains, l'inégalité des chances entre les enfants pourtant nés des mêmes parents, la réussite sociale et la pingrerie. C'est incroyable la capacité d'auto-destruction que peut produire une famille composée de quelques enfants, une grand-mère et un couple dans la force de l'âge ! ... en tout cas sous la plume de Mercedes Deambrosis qui sait les concentrer dans un espace et un temps explosifs. Mais ici, on est dans le paroxysme, pas dans le tragique. Il y a une porte de sortie à ce monde borné... et notre héroïne trouvera la solution sans qu'il y ait mort d'homme.

Candelaria

Vu par Marko Velk

Marko Velk est né en 1969 à Split, Croatie. Il vit et travaille à Paris. Diplômé de l'Ecole Nationale Supérieure des Arts Décoratifs. Marko Velk est un conteur, mais attention, vous ne trouverez pas ici d'anecdotes, la matière première des histoires qu'il nous raconte est le crayon noir, le trait, l'aplat de graphite qui s'amasse, s'ajoute, hésite, jusqu'à s'effacer, jusqu'à gommer la forme initiale. Jusqu'à clore ces yeux-là grands ouverts. A contrario, parfois la ligne se fait claire et le dessin parade tout en maîtrise. Mais alors les traits se croisent et se biffent, les formes s'enchevêtrent se déniaient se contrarient... S'agissait-il d'un visage, s'agissait-t-il d'un être humain, ou alors d'une bête ? Mais non je vois un souvenir, un jeu d'enfant, une tragédie, un hommage, un désir avoué ceci n'a pas vraiment d'importance, ce qui compte avant l'histoire que le dessin nous raconte c'est l'histoire que nous avons envie d'inventer, non ?

Rien de bien grave

[...] La cuisine donne sur une cour intérieure commune à tous les étages de l'immeuble. Alors qu'elle va mettre le détergeant dans la bassine, elle se souvient du chariot toujours plein et des bananes.

Elle les enveloppe dans du papier journal et se dirige vers le garde manger du patio. Voyons, est-ce qu'il me reste encore un peu de vermicelle... non. J'aurais dû en acheter... et là ? Qu'est-ce que j'ai là... ah c'est du riz. Elle tourne le paquet entre ses mains... Ce n'est pas du Gallo... Je lui avais pourtant dit mais elle n'en fait qu'à sa tête... "Il est en promotion maman". Tout ce qui est bon marché n'est pas forcément une affaire, et après il me reste sur les bras... tant pis, je l'utiliserai pour la soupe.

Des gravats et des branches tombent brusquement sur le carrelage du patio, suivis d'une pluie de terre. Elle ne peut réprimer un mouvement de colère et lève les yeux. Personne aux fenêtres. Que les gens sont sales, aucun respect pour les autres, il va falloir balayer à nouveau, lavé d'hier soir... il faudra que j'en touche un mot au concierge ! Enfin, passons tout de même un coup de balai, sinon la terre rentrera à l'intérieur d'une façon ou une autre... Elle prend un vieux balai aux poils racornis et donne un ou deux coups rageurs sur le sol, recule brusquement, car une motte de terre s'écrase à ses pieds. On sonne à la porte. Elle rentre dans la cuisine, enlève précipitamment le tablier et se dépêche d'aller ouvrir.

Si ça se trouve il a changé d'avis et le voilà qui rentre manger... comme si c'était des heures pour manger maintenant, presque... enfin, je ferai réchauffer, mais quand même, il aurait pu prévenir, un coup de fil ne coûte rien et j'aurais eu le temps de m'organiser. Elle s'acharne un instant contre les serrures de la porte et ouvre. Le concierge lui fait face. Ils parlent en même temps :

« Précisément, je voulais vous dire... »

– Je venais vous prévenir au cas où... »

L'homme âgé d'une soixantaine d'années a de petits yeux près du front et un air bourru, il se tait et bouge d'un pied sur l'autre. Elle sourit :

« Oui ? »

– C'est mon fils, au cas où vous iriez dans le patio, faudra y prendre garde, vous pourriez recevoir quelque chose sur la tête, il est là-haut sur la terrasse, il arrange les pots de fleurs. » [...]]

Rien de bien grave

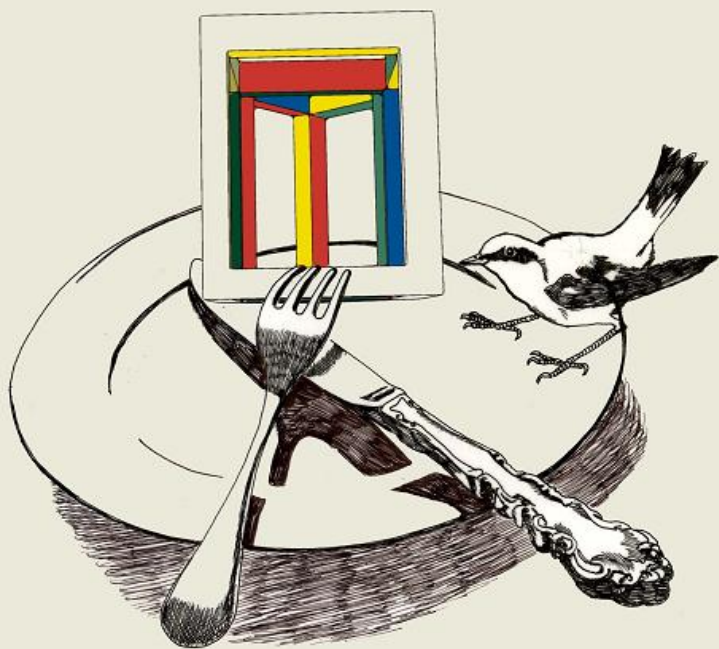
Vu par Renaud Buénerd

Renaud Buénerd est né en 1965 à Voiron, dans l'Isère. Il vit actuellement entre Paris et la Nièvre. Après avoir travaillé dans la mode, il est aujourd'hui graphiste et a créé en 2005 les éditions du Chemin de fer.

Diplômé de l'école des Beaux-Arts de Grenoble, son travail, nourri des images de la société de consommation, s'oriente vers la photo et le dessin dans lesquels il interroge la profusion d'informations véhiculées par notre quotidien (logos, marques, images, textes) et notre capacité à les digérer.

Pour *Rien de bien grave*, il crée une structure géométrique symbolisant l'aliénation du personnage principal, à laquelle il adjoint des objets symboliques et des saynètes qui bornent le monde étroit dans lequel vit cette mère de famille et constituent son univers, au-delà des événements extérieurs qui peuvent mettre en péril son quotidien.

/ Page suivante : illustration de Renaud Buénerd /



Mercedes Deambrosis

Bibliographie

Editions Buchet-Chastel

Juste pour le plaisir, 2009

1940-1945 : un homme change d'identités et parcourt l'Europe. En toute impunité, il collabore avec l'ennemi et tue. Des années plus tard, un commissaire, hanté par les années noires de l'Occupation, et un officier, condamné à Nuremberg, essaient de retrouver sa trace. De trouver un coupable. *Juste pour le plaisir* est un roman qui a le rythme du thriller. Mercedes Deambrosis brosse une galerie de portraits impressionnante : petites gens, salauds, trouillards, naïfs, crapules, femmes violentes, femmes écrasées... Tous sont pris dans la tourmente de l'Histoire. Tous se croisent et se perdent. Tous nous posent la question à laquelle nous ne connaissons pas de réponse : à leur place, qu'aurais-tu fait ?

La plieuse de parachutes, 2006

Un père, qui s'est remarié avec une plieuse de parachutes, et son fils, qui a réussi dans la vie. Ils ne se connaissent pas, ils se sont toujours manqués. C'est aujourd'hui l'enterrement de ce père fantôme. La femme du fils est là, et attend près du crématorium. Sont là aussi le cousin, et une autre cousine. Le fils, lui, est en retard, bloqué dans les bouchons. Ils attendent et, pour passer le temps, essaient de parler de ce mort que, finalement, personne ne connaît. Dans ce court roman à l'humour délicat, Mercedes Deambrosis récapitule ce qui reste d'une vie après la mort.

Milagrosa, 2005

Quand Franco exerçait sa dictature sur l'Espagne, certaines familles reproduisaient ce modèle politique à domicile. *Milagrosa*, premier roman de l'auteure, se situe dans cette ambiance calfeutrée et soupçonneuse dominée par une mère – la fiévreuse Carmencita – qui terrorise sa fille bien-aimée – la terne et timide Milagrosa. Une écriture affûtée, un sens extrême de la mise en scène tiennent le lecteur jusqu'à la fin, théâtrale, de ce roman qui est une parfaite parabole de l'emprise du pouvoir franquiste sur les êtres et les choses.

La Promenade des délices, 2004

« Je passe... » En disant cela, mon regard rencontra le sien et j'eus l'impression qu'il me fixait depuis longtemps déjà. Lanuza avait les yeux enfoncés dans des orbites creusées qui ne dénotaient en rien dans son visage émacié, jauni, à la peau tendue. Lanuza entrait dans la phase finale d'un cancer généralisé. Il le savait, je le savais, nous n'en parlions pas, mais cela faisait plus de quarante ans que nous n'avions pas échangé une parole. Cette fois, je soutins son regard en essayant de

rassembler dans mon esprit toutes les raisons que j'avais de le haïr. Je n'en trouvais aucune. » Des nouvelles qui évoquent l'Espagne, Franco, les petites gens et l'histoire avec un grand H. Mercedes Deambrosis a la plume assassine. Histoires d'amour, de haine, de ressentiments, où l'Espagne reste toujours le personnage principal... Le lecteur n'oubliera pas les figures émouvantes qui hantent cette « promenade des délices ».

Suite et fin au Grand Condé, 2002

Chantal Sureau est secrétaire dans un cabinet juridique. Plutôt laide, plutôt avare, plutôt frigide, elle déteste les vacances, fait des économies et a un orgasme une fois tous les deux mois avec Jean-Baptiste Coquerel, comptable veuf qu'elle a rencontré par petite annonce. Elle a une haute opinion d'elle-même et réserve toutes ses énergies pour le jour J où, enfin, une occasion digne de sa valeur se présentera... Maître Fumikogi oublie, par un matin pluvieux, le contrat extrêmement important qu'il doit signer avec le cabinet juridique. Mademoiselle Sureau se dévoue pour aller déposer le précieux document à son hôtel, le Georges V. Trempée, suante et éblouie, elle découvre le luxe feutré du palace. C'est le coup de foudre ! Désormais, une fois par an, Chantal Sureau devient Madame. Dans une superbe Jaguar XJ6 bleu marine louée avec chauffeur pour quelques heures, elle descend au Grand Condé où elle occupe la suite Sévigné et où, pendant deux jours, elle se métamorphose en la plus belle, la plus riche, la plus odieuse, la plus extravagante femme du monde. Mais cette année, Raoul Torres, dit Marquis de la Torre – escroc notoire –, a décidé de gruger et plumer Madame...

Un après-midi avec Rock Hudson, 2001

Dorita est une épouse épanouie. Elle a un mari chirurgien, un appartement à Madrid, un chalet à la montagne, des enfants, des bijoux, des fourrures. Carmen est une vieille fille laide, bigote, myope et professeur de sciences naturelles. Elle a renoncé depuis longtemps et se sacrifie pour la bonne cause : les nombreux enfants de sa sœur dont elle a la charge jour et nuit – ce qui l'épuise. Un après-midi glacial, devant les grands magasins, Dorita et Carmen, qui ne se sont pas revues depuis le lycée, se retrouvent par hasard et vont prendre un verre. De Vodka en Martini, peu à peu, tout va basculer. Ce roman court et très visuel a un style et se lit à toute allure. En quelques lignes, Mercedes Deambrosis a le don de camper décor et personnages. Les amoureux d'Almodovar et de l'Espagne seront comblés. C'est un après-midi délirant que vont vivre deux femmes au bord de la crise de nerfs : émotion, complicité, frissons, larmes et coups de gueule. Un regard acéré, des mots comme des scalpels, un humour grinçant, composent le cocktail très épicé de ce court roman féminin.

Editions du Chemin de fer

Rien de bien grave, 2009

Une journée ordinaire dans la vie d'une femme au foyer qui a bien des points communs avec celle de *Candelaria*. Alors que dans sa cuisine elle prépare le déjeuner pour un mari que l'on devine acariâtre, le monde extérieur fait irruption dans son quotidien si bien orchestré : au téléphone des enfants que l'on devine tyranniques et dans son patio l'arrivée intempestive du concierge qui vient la mettre en garde : « vous pourriez recevoir quelque chose sur la tête ». Rien de bien grave ? Pas si sûr...

Candelaria ne viendra pas, 2008

Que se passe-t-il lorsqu'une femme au foyer, dont la vie est dirigée par un mari acariâtre et cinq enfants revêches, se réveille un matin et apprend que son emploi du temps va être bouleversé car *Candelaria* ne viendra pas ?

Avec l'humour et le cynisme qu'on lui connaît, Mercedes Deambrosis campe une femme madrilène tentée de faire voler en éclats son existence bourgeoise. Marko Velk égrène ses portraits comme autant de masques fissurés et lève le voile sur cet univers factice où tout n'est qu'apparence.

*Tous les livres de Mercedes Deambrosis sont à la médiathèque.
Certaines de ses nouvelles sont publiées dans la revue BREVES,
à laquelle la médiathèque municipale de Romorantin est abonnée.*

Ghislaine Agnez,

comédienne

Ghislaine Agnez est comédienne, maquilleuse de scène et factrice de masques. Elle travaille régulièrement avec diverses compagnies théâtrales dont La Compagnie du faux col (mises en scène de Renaud Robert), le Théâtre de la Tête Noire (mises en scène de Patrice Douchet), le Théâtre de l'En Vie, la Compagnie Clin d'œil (mises en scène de Gérard Audax) et le Théâtre de l'Antidote. Elle participe à de nombreuses lectures et en particulier au Théâtre de la Tête Noire, au Théâtre de l'Antidote, dans les bibliothèques de Saint-Pryvé Saint-Mesmin, la Ferté Saint-Aubin et Orléans. Dans le cadre d'ateliers théâtre pour diverses compagnies, elle anime de nombreux ateliers de lecture à voix haute.